

## 4. Arthur Schopenhauer

Le XIX<sup>ème</sup> siècle se passionne pour l'homme. Alors que les sciences humaines essayent de comprendre les divers comportements humains, les artistes et les intellectuels vont déplacer leur curiosité vers d'autres régions et d'autres cultures que celle du vieux continent. A cette époque, les occidentaux **explorent le monde** et s'ouvrent aux autres religions, aux autres traditions et aux autres expressions artistiques. Ils voyagent beaucoup plus facilement qu'avant et se passionnent pour toutes les cultures exotiques. Les artistes, les scientifiques, les écrivains rapportent tous des récits, des images, des livres qui déroutent par leurs références absolument différentes des nôtres. Il se développe alors une mode, un goût pour **l'Orient**. Les premières traductions de textes sacrés de l'hindouisme et du bouddhisme fascinent les intellectuels européens. Schopenhauer fut fortement influencé par cette pensée orientale.

### Le bouddhisme

Le bouddhisme est souvent présenté comme l'une des grandes religions du monde. Cependant, il mériterait un statut particulier car il n'a rien de commun avec, par exemple, le christianisme. Le bouddhisme défend plutôt un **art de vivre**, un style d'existence, une philosophie. Sans se référer à un véritable Dieu, le bouddhisme constitue une philosophie fondée sur une vision pessimiste de l'existence. Certes, le bouddhisme se définit par un certain nombre de croyances, par des rites réguliers et par une référence à un ensemble de textes. Mais, contrairement aux autres grandes religions, le bouddhisme ne s'est jamais mué en institution politique, il ne formule jamais ses conseils en terme d'obligation et n'organise pas sa pratique autour du culte d'un Dieu.



Aujourd'hui, cette liberté dans la pratique du bouddhisme séduit certains occidentaux qui ont tourné le dos aux grandes religions monothéistes. Ils reprochent à ces dernières d'imposer des dogmes et des obligations morales. La philosophie orientale insiste plus sur **le travail sur soi** et la quête d'une existence plus harmonieuse.

La doctrine du Bouddha repose sur l'idée que **la souffrance est inséparable de l'existence**. Tout est pénible de la naissance à la mort. Les plaisirs des sens ou de l'esprit sont trompeurs parce qu'éphémères, fragiles, mêlés d'impressions désagréables. Les peurs, les déceptions, la faim, la soif, les maladies, les accidents, les chagrins, les deuils, les souffrances forment l'étoffe de la vie.

Si tout plaisir, toute joie sont passagers et si leur cessation produit un désagrément, c'est parce que l'homme est soumis à l'inexorable **loi de l'impermanence**. Tout est limité dans le temps comme dans l'espace, tout a un commencement et une fin, rien n'est éternel et tout change. Cette loi de l'impermanence génère l'insatisfaction. Nos désirs, nos attachements ne durent pas et nous entraînent dans une spirale sans fin. La chose que l'on désirait s'altère, puis elle est détruite. La fleur que l'on aimait se fane, puis se réduit en poussière. L'être que l'on aime vieillit, puis meurt. Si tout est impermanent, changeant, transitoire, c'est parce que tout est composé d'éléments multiples et divers, matériels ou mentaux, s'engendrant et se

conditionnant les uns les autres, se combinant et se séparant sans cesse. Les choses et les phénomènes pris isolément ne sont rien, n'ont aucun être par eux-mêmes, il faut penser le monde dans son ensemble.

Le caractère transitoire et éphémère des choses serait moins effrayant, si la souffrance trouvait sa fin dans la mort. Mais ce n'est malheureusement pas le cas. Le désir de vivre et de jouissance ne permet pas que l'on disparaisse réellement avec la mort. Il entraîne la renaissance, **la réincarnation** avec tout le cortège des douleurs que cela suppose. Aussi longtemps que l'homme n'anéantit pas en lui les "appétits" et l'ignorance, il continuera de vivre dans le samsâra (cycle des renaissances). Ce cycle est régi par le karma, résultat des bonnes et mauvaises actions passées.

Bien qu'il professe une vision foncièrement pessimiste, le bouddhisme affirme qu'il est possible d'échapper au cycle des renaissances et d'entrer dans un état de pureté absolue, le nirvana. Le mot nirvana vient du mot sanskrit qui signifie « extinction ». Dans le bouddhisme, il désigne un état de l'âme tenu pour parfait dans lequel tout désir, toute tension, et donc toute anxiété a disparu. Le remède à l'universelle souffrance est le **détachement universel**. Seul le détachement suprême peut alléger le karma, ce poids qui émane de chacun de nos actes, et réaliser à notre mort le nirvana intégral. Le nirvana n'est ni un lieu, ni un temps, ni bonheur éternel, ni néant. On pourrait donc le définir comme l'anéantissement de tout désir, celui d'exister et celui de ne pas exister. Il est délivrance de la chaîne des réincarnations, du samsâra.

## Le pessimisme

Cette vision pessimiste de l'existence sera développée en Occident par Schopenhauer. Arthur Schopenhauer (1788-1860) prend une place absolument unique dans toute la pensée européenne. Il rompt avec le postulat fondamental d'une harmonie de l'existence, sur lequel la théologie et la philosophie occidentales s'étaient toujours jusqu'alors appuyées plus ou moins nettement et il pose en principe que la racine de l'existence est **un besoin aveugle, un élan vital indomptable**, qui jamais ne s'arrête et jamais n'est assouvi. Il inaugure une nouvelle forme de philosophie, celle qui remet en cause l'aptitude de la raison à éclairer le monde et l'aptitude de l'homme au bonheur.

La philosophie pessimiste de Schopenhauer pourrait s'expliquer par la vie qu'il a vécue. Il eut une enfance plutôt malheureuse. Son père souffrait de crises d'anxiété et de phases dépressives suicidaires, sa mère était plutôt indifférente vis à vis de son fils. Cependant, sa famille étant riche, il vécut à l'abri du besoin.



Lorsqu'il voyagea en Europe, il découvrit que la souffrance règne en maître. Dès son retour de voyage, il déclare : « ma conclusion fut que ce monde ne pouvait pas être l'œuvre d'un être infiniment bon, mais bien celle d'un diable qui avait appelé les créatures à l'existence pour se repaître de la vue de leur souffrance. » Schopenhauer, fut professeur à Berlin durant quelques semaines en 1820, mais ses cours n'eurent que peu de succès, les étudiants lui préférant les cours de Hegel. Son ouvrage principal, *Le Monde comme volonté et comme représentation* (1818), n'eut pas tout de suite du succès.

Schopenhauer est contemporain du changement profond de la société européenne qui se tourne vers le capitalisme, il vit l'émergence d'une nouvelle classe, la bourgeoisie. Jusqu'à l'avènement de la révolution industrielle et du capitalisme, la minorité privilégiée était constituée de ceux qui ne travaillaient pas et

vivaient du travail des autres. Cette situation va peu à peu changer à partir du XIX<sup>ème</sup> siècle. Au début de ce renversement, des représentants de la classe moyenne ont accédé peu à peu à des loisirs qui, jusque-là, avaient été réservés à l'aristocratie. Ce phénomène a inspiré au philosophe Schopenhauer un propos sur la condition humaine. Nous sommes condamnés au malheur, a-t-il dit, parce que « nous oscillons toujours entre ses deux principales causes: **la douleur et l'ennui**. Sortez un être humain de la douleur, de la misère qui en est la cause et il sombrera dans l'ennui. » C'est ce que Schopenhauer constatait autour de lui quand il observait la façon dont les nouveaux oisifs profitaient de la liberté qui leur était donnée.

Schopenhauer situe le problème de l'existence humaine au niveau du « **vouloir-vivre** ». Le vouloir-vivre est une puissance sans but et sans repos, n'engendrant en nous que souffrance et nous plongeant dans une éternelle douleur. La Volonté, vouloir-vivre aveugle et universel, commun à toutes les réalités physiques, vivantes et humaines, se situe au centre de la pensée de Schopenhauer. Les individus croient pouvoir disposer d'un libre-arbitre, mais agissent toujours selon la Volonté qui est au plus profond d'eux-mêmes; chacun des choix que l'on pourra faire sera toujours guidé par une forme particulière qu'adopte la Volonté. Aussi faut-il parvenir à l'anéantissement suprême de ce vouloir-vivre, et se détacher de lui de manière à atteindre le nirvana qui met un terme à la souffrance. « Vouloir c'est essentiellement souffrir, et comme vivre c'est vouloir, toute vie est par essence douleur. » Il déclare même qu'il aurait mieux valu ne pas exister : « notre état est si malheureux qu'un absolu non-être serait bien préférable ».

Alors, que faire ? Mettre fin à sa vie ne résout rien puisque Schopenhauer semble croire à la réincarnation. Il faut changer d'attitude, de style d'existence. Schopenhauer voit dans **la pitié** le sentiment à partir de quoi se développe l'acte moral. C'est parce que les hommes se sentent intuitivement prisonniers de l'absurdité de l'existence et de la logique destructrice de la Volonté qu'ils sont amenés à avoir pitié d'autrui : c'est alors qu'ils agissent moralement et non pas parce qu'ils suivent des principes ou des lois. Dans l'autre je me vois moi-même, dans la souffrance de l'autre j'aperçois ma propre souffrance, et je suis ainsi poussé à me montrer secourable et charitable envers lui. Plus efficace, et plus accessible à l'ensemble des hommes, la morale fondée sur la pitié conduit l'homme à dépasser l'égoïsme. Enfin, plus radicalement, le salut consiste à **renoncer au monde** et aux richesses matérielles pour atteindre le nirvana du bouddhisme.

L'homme ordinaire, toujours affairé, est le plus souvent incapable d'échapper à un rapport d'utilité avec les choses, incapable de s'arrêter à la contemplation de la chose même. Comment s'affranchir du vouloir-vivre et de la douleur qui en découle ? On échappera tout d'abord à la tyrannie de la volonté par **la contemplation esthétique qui transforme en spectacle l'objet du désir**. Mais seuls quelques génies peuvent y parvenir. C'est au génie qu'il appartient, par un développement exceptionnel de l'intellect, d'accéder au cœur des choses. L'œuvre d'art, qui communique à un large public cette connaissance, vaut donc non pas en tant que création (qui ne serait qu'exaltation de la Volonté), mais comme la possibilité d'une expérience métaphysique qui nous délivre momentanément de cet élan vital qui nous gouverne. Selon Schopenhauer, la musique exprime la quintessence de la vie et est le remède universel à tous nos maux.

